

IV. COMMENT FIT PETIT-PIERRE POUR DEVENIR ADROIT ET SAVANT.

Petit, faible et pauvre ! Comment se tirer d'affaire aussi bien qu'un autre, ou mieux encore ? Car il était obligé de faire beaucoup mieux que beaucoup d'autres, ayant à s'assister soi-même, et de plus à assister sa nombreuse famille.

Petit, faible et pauvre, Petit-Pierre comprit qu'il lui fallait suppléer à tout ce qu'il n'avait pas à l'aide de ce qu'il avait, c'est-à-dire le courage et la volonté, et de ce qu'il pourrait acquérir pour rien, à savoir l'adresse et un peu d'instruction.

Pour acquérir l'adresse, que faire ? S'exercer beaucoup avec attention, avec réflexion surtout, dans tous les genres de travaux où l'on veut réussir ; examiner en outre, avec le plus grand soin, comment s'y prennent ceux qui réussissent. Petit-Pierre se promit bien d'en agir ainsi.

Pour l'instruction, c'était plus difficile, il fallait être aidé par les circonstances. Grâce à Dieu, les circonstances, comme nous l'allons voir, furent favorables au bon dessein de Petit-Pierre.

A l'époque où il faisait toutes les réflexions que nous venons d'indiquer, et qui paraîtraient bien au-dessus de son âge, si on ne songeait que le malheur et la souffrance conduisent vite à la sagesse sérieuse les cœurs droits et les esprits intelligents, Petit-Pierre savait déjà parfaitement lire et passablement écrire et compter. C'était certainement beaucoup plus qu'on n'en sait d'ordinaire à son âge, dans les écoles de campagne. Mais voici comment cela s'était fait : l'instituteur de la commune trouvant en lui son meilleur élève, son élève le plus reconnaissant comme le plus appliqué, avait donné, depuis deux ans, tous ses soins à faire fructifier des qualités si heureuses.

Plus tard, quand notre petit homme, toujours de plus en plus affermi dans ses bonnes résolutions, dut faire sa première communion, sa régularité, son assiduité, son zèle, sa bonne conduite, son désir d'apprendre, sa piété enfin, lui valurent également un intérêt tout particulier, et l'on peut même dire toute l'affection du curé de la paroisse.

V. LA BIBLIOTHÈQUE DE PETIT-PIERRE.

Ce bon curé, digne vieillard, qui avait passé de longs jours à faire un grand bien toujours ignoré, dans une montagne perdue, était mort peu de temps après la première communion de Petit-Pierre ; mais, en mourant, il n'avait point oublié son meilleur élève de catéchisme. Frappé, comme il l'avait été, de la précocité de raison et surtout de la force de volonté de notre jeune ami, il voulut contribuer, autant qu'il était possible, à favoriser, même au delà de sa propre vie, le développement de cette active intelligence. C'est ainsi qu'en disposant, dans ses derniers instants, de son modeste avoir, le bon curé avait, à l'intention du studieux petit montagnard, fait remplir une petite caisse de tous les livres de sa bibliothèque qui lui semblèrent les plus convenables pour former l'esprit et le cœur d'un jeune paysan bien doué.

La caisse contenait donc une trentaine de volumes environ ; et entre autres : un petit Paroissien, les saints Evangiles, une Imitation, le Livre de morale pratique, une petite Histoire du peuple de Dieu, une petite Histoire de la religion, une petite Histoire de France ; et de plus : Le Calendrier du bon cultivateur de Mathieu de Dombasle, les simples notions sur l'agriculture, le jardinage et les plantations, la collection de l'Almanach agricole de la Haute-Loire, la collection du Bulletin agronomique et des annales de la Société d'agriculture du département, etc., etc. C'était autant au moins qu'il en fallait pour

occuper, pendant deux longs hivers des montagnards, toutes les soirées, et quelquefois aussi, quand la neige ne permettait pas de sortir, les journées entières de notre studieux petit ami.

A l'époque où commence notre histoire, Petit-Pierre avait épuisé toute sa bibliothèque, et parfaitement retenu tout ce qui l'avait le plus vivement intéressé dans cette ample lecture. C'est qu'il avait bien lu, et ne voulant pas oublier, ne négligeait pas de relire.

Il pensait que cela ne pouvait pas ne point lui devenir utile un jour. " Avec la volonté, le courage, l'adresse, l'instruction, en y ajoutant la bonne conduite surtout, quoique l'on soit petit, faible et pauvre, ce serait bien malheureux, se disait-il souvent, si on ne pouvait réussir à aider sérieusement ses frères dans leur jeune âge et ses parents dans leur vieillesse. "

En attendant, il aspirait sans impatience après le moment où il pourrait tirer parti de tout ce qu'il avait appris. En déplorant la routine et l'ignorance des cultivateurs de sa montagne, il se promettait bien, pour peu qu'il en eût l'occasion, d'agir tout autrement et certainement beaucoup mieux qu'eux. Mais pour le moment, il fallait contenir toutes les petites ambitions de sa pensée ; et, avant de faire comme il entendait, il s'efforçait de faire aussi déligement et aussi parfaitement que possible tout ce qu'on lui commandait ; trop heureux, ainsi que nous l'avons vu, lorsqu'on voulait bien lui commander quelque chose.

VI. D'UNE IDÉE QUI VINT À PETIT-PIERRE.

Un samedi, après être sorti de très-bonne heure, afin de voir s'il trouverait à faire quelque chose pour le compte d'autrui, et à gagner par conséquent quelques sous dont on avait grand besoin dans la pauvre maisonnette, Petit-Pierre rentra le soir bien satisfait de l'emploi de son temps.

La journée avait été belle. Un gros fermier du voisinage en avait profité pour faire épierrer un champ où il voulait semer du trèfle dans les avoines, et ce fermier avait mis Petit-Pierre à l'œuvre avec toute sorte d'ouvriers, hommes, femmes et enfants.

A midi, notre petit camarade avait bien diné, et, le soir, on lui avait encore donné, pour payer son travail, une demi-couronne de quatre livres de bon pain. Lui qui savait assez qu'à la maison le pain n'aurait pas le temps de moisir, s'était vite empressé de rentrer ; et il avait remis sa provision à la mère, en lui disant de faire sept parts, deux grosses et cinq petites. " Quant à moi, avait-il ajouté, je n'ai besoin de rien, ayant mangé à la ferme plus qu'il ne m'en faut. " Cela n'était pas tout à fait exact ; s'il avait bien diné, il n'avait pas soupé du tout, mais il pensait que les autres étaient encore bien plus affamés que lui.

La mère avait donc, sans le compter, fait la part de chacun, puis elle avait tiré de l'armoire une moitié de fromage que la servante de M. le curé lui avait apportée la veille ; et tout le monde s'était régalé, sauf Petit-Pierre qui, comme nous l'avons dit, alla se coucher sans souper.

Toutefois, dans son lit, il pensa qu'il ne pouvait pas vivre bien longtemps sur le bon souvenir d'un bon dîner. " Ça ne peut pas durer comme ça, " se disait-il ; et il se cassa la tête à chercher quel parti décisif il avait à prendre.

(A continuer.)

CH. CALEMARD DE LAFAYETTE.

FIRMIN H. PROULX,
Propriétaire-Gérant.